

Christian Hamon

Ma femme, cet assassin

Roman



Sommaire

Première partie Une femme sous influence

I – Vacances hawaïennes.....	11
II – Les doigts dans l’engrenage.....	27
III – Délivrance	41
IV – Retour à la civilisation	59
V – Un coup de canif dans le contrat	79
VI – Une dangereuse amitié	99

Deuxième partie Les chemins de la liberté

VII – Un couple à la dérive	121
VIII – Un mauvais perdant.....	143
IX – Souvent, femme varie.....	163
X – Désir de reconquête	183
XI – ... et commença la longue traque.....	201

Troisième partie
Le point de non-retour

XII – Descente aux enfers.....	221
XIII – Compromission.....	239
XIV – Avis de tempête	257
XV – De quoi donner des leçons à Machiavel	275
XVI – Épilogue.....	295

« Ainsi, quoi qu'il arrive, ils demeuraient enchaînés tous deux dans ce carcan sans fin. Cathy, bien sûr, essayait, dans le moment présent, de s'affranchir de l'emprise de Paul ; mais celui-ci avait l'intime conviction que tout ceci n'était qu'une passade : elle reviendrait, tôt ou tard, se réfugier dans ses bras protecteurs, elle ne pouvait se passer de la sécurité qu'il lui offrait. Il la tenait, pour toujours, dans le creux de sa main. »

À Isabelle, ma compagne.

EXTRAIT

Première partie

Une femme sous influence

EXTRAIT

I

Vacances hawaïennes

On se sent si petit en face des éléments. Chaque fois, c'est la même illusion. L'océan, implacable, régulier, forme une énorme crête qui gagne le rivage, domine la côte d'une hauteur vertigineuse, et enfin vient se briser dans un fracas d'apocalypse, semblant vouloir tout entraîner sur son passage. Ce que l'on peut apprécier, sur cet endroit des îles Hawaï, c'est de connaître, un court instant, dans nos civilisations surprotégées, le sentiment d'être à nouveau replacé dans son humaine condition, fragile et éphémère. Pusillanime aussi, quand les entrailles de la terre se réveillent, et viennent cracher leur feu sur les pentes du Mauna Loa, dans un combat perdu d'avance contre les eaux impétueuses du Pacifique.

Cathy découvre, pour ses dix ans de mariage, ce lieu qui la fit si souvent rêver, comme on peut concevoir une image du paradis terrestre. Paul, son mari attentionné, a toujours fait le maximum pour satisfaire ses désirs les plus insensés.

Quel était donc ce malaise, ce sentiment d'inassouvissement qui ne la quittait plus ? Était-ce le

constat, banal mais douloureux, que le paradis n'existe que dans notre imagination ? Ou bien cet état d'âme n'était-il que le reflet de son esprit malade, désenchanté de tout, désabusé à tout jamais ?

Dans la fleur de son âge, Catherine restait d'une grande lucidité sur son état. Rien ni personne ne pourrait la sortir de sa grande détresse morale.

Malheureusement, elle se condamnait au mutisme. Paul l'avait accueillie dans sa clinique au plus fort de sa dépression nerveuse, et, après trois ans de soins patients et soutenus, elle avait ressenti un léger mieux. C'est alors qu'elle déclara un retour de son appétit de vivre, caractéristique de son tempérament de fond. Paul rassuré et ravi, elle ne voulait rien laisser transparaître des transformations qui s'opéraient en elle, et surtout pas à l'occasion de ces superbes vacances : Paul en serait étonné et profondément vexé, pensait-elle.

À quoi bon, en effet, le tourmenter ? Cures de sommeil, prise en charge totale, vacances, traitement, il avait déjà fait tout son possible. Mais être une charge à vie, devoir son équilibre à ses pilules quotidiennes, ne plus rien espérer, ne plus rien attendre, c'est ce qui la minait, plus sûrement que l'état dépressif lui-même. Enfin, pour couronner le tout, elle sentait bien que Paul changeait à son égard. Allait-il la délaisser un jour ou l'autre, se lasser d'elle ? Il lui faudrait, maintenant, mentir pour le garder.

Brusquement, elle reprit contact avec la réalité : en signe de bienvenue, la direction de l'hôtel Pacifica organisait une soirée dansante pour accueillir les nouveaux arrivants ; Paul avait insisté pour que son épouse y assistât, parée de la nouvelle robe en

mousseline bleu outremer qu'il lui avait offerte, ainsi que du diadème serti d'aigues-marines qui encadrait admirablement son ondulante et somptueuse blondeur.

Cathy était enthousiasmée à l'idée de paraître devant l'assemblée au faîte de sa beauté, mais, en même temps, s'installait, insidieux, un malaise diffus dans son esprit : elle se demandait si Paul était simplement heureux de lui faire plaisir, ou si, plus trivialement, elle lui servait de faire-valoir.

Il était 22 heures, en cette soirée du mois de juillet, et la caresse des alizés océaniques apportait un peu de douceur dans l'air, chargé d'un subtil mélange d'iode, de gardénia et de jasmin, ce qui ajoutait une touche parfumée au romantisme du lieu : la soirée se déroulait sur une terrasse auréolée de colonnes, de statues et de portails à l'antique gréco-romaine ; quelques fontaines distillaient, ici et là, de minces filets d'eau cristalline chuchotant un murmure discret aux oreilles attentives. Le périmètre du dallage était ceint par des hibiscus et des frangipaniers, et l'ensemble était encadré par un demi-cercle de palmiers surplombant l'océan, dont la surface scintillait dans la nuit tropicale.

Quand Cathy descendit l'escalier menant au hall d'entrée, elle se vit convoitée par les regards masculins, et observée avec une feinte indifférence par les femmes de l'assistance, rivalisant d'originalité et d'excentricité, voire de tape-à-l'œil de mauvais goût, pour capter à tout prix l'attention. Mais quand elle fut arrivée sur la terrasse, elle sentit tous les regards se diriger sur sa personne, suivis presque aussitôt d'un murmure unanime d'admiration et de convoitise. Madame Catherine Moreau, femme de

l'éminent psychiatre de renommée internationale Paul Moreau, venait de focaliser les esprits sur son extrême beauté, absente cependant de toute sophistication, comme il en est souvent des vraies valeurs : un port de tête altier mais bienveillant, des attaches d'une grande finesse, une démarche féline, un sourire désarmant, et, surtout, un regard d'un bleu très pur, profond, empreint cependant d'un certain désabusement et d'une poignante mélancolie.

N'étant pas très au fait des soirées mondaines, elle savait pourtant d'instinct qu'il n'est pas bénéfique d'être le pôle d'attraction d'une foule, celle-ci, versatile et injuste, pouvant passer de l'admiration inconditionnelle à la haine la plus féroce ; elle n'était pas femme de psychiatre pour l'ignorer.

D'ailleurs, cela se vérifiait au cours de la réception. Elle ne connaissait quiconque, parmi ces personnalités des neurosciences, des affaires et du show-business, et son mari, malheureusement absent depuis une bonne heure, l'avait abandonnée à son triste sort. Elle s'en trouvait réduite à dire des « Bonsoir. Charmante soirée, n'est-ce pas », n'osant se mêler à quelque conversation que ce soit.

Petit à petit, elle en vint à se demander si Paul n'agissait pas ainsi à dessein, cherchant à la rendre mal à l'aise, à lui faire éprouver qu'elle n'était rien sans lui. Mais, ne voulant pas se laisser intoxiquer par cette idée, elle préférait croire qu'il avait un retard parfaitement explicable.

Enfin, il était minuit passé quand Paul apparut, toujours dans un costume d'une coupe impeccable, avec ses cheveux grisonnants peignés en arrière et son visage encadré d'une barbe taillée à la Freud. Tout le monde l'accueillit avec un « haaa » de bienvenue,

envisageant les facéties et les bons mots de Paul, un professionnel extrêmement compétent et consciencieux, mais un vrai boute-en-train dans le privé.

Or, comble de l'horreur pour Cathy, Paul ne lui adresse pas même un regard, et, de plus, il n'est pas seul : à son bras, s'enroule une superbe fille des îles, de trente ans sa cadette, et dont on peut supposer qu'elle n'est pas là pour s'inscrire à des cours privés de psychiatrie...

C'est alors qu'avec le manque de tact le plus total, la secrétaire du docteur Moreau s'exclame, outrée : « Mais, c'est inouï ! Le docteur joue les jolis cœurs au nez et à la barbe de sa femme ! » À cet instant, Cathy s'estima humiliée et quitta immédiatement ce ramassis d'hypocrites et de voyeurs ; les larmes au fond des yeux, la gorge nouée, elle regagna sa chambre dans une attitude de dignité bafouée. Quoi, Paul, son sauveur, son guide et protecteur de toujours, son mari exemplaire, lui faisait un affront pareil ! Elle avait pressenti qu'il se détournait d'elle, mais il n'avait pas besoin de l'offenser de cette façon ! Alors, amèrement, la douleur au fond de l'âme, elle pleura toutes les larmes de son corps jusqu'au bout de la nuit.

Anéantie, la jeune femme resta prostrée dans sa chambre pendant toute la matinée, puis décida de quitter l'hôtel pour le restant de la journée. Son sac de plage sous le bras, ses pas la dirigèrent vers la plage de Waikiki, détenant le record du monde pour sa densité hôtelière. L'animation de l'endroit contrastait avec son dégoût de la vie, elle qui ne voyait que par Paul depuis dix ans. Sur cet endroit de la côte, noir de monde en toute saison, le seul spectacle des baigneurs

et des surfeurs pourrait calmer sa peine. Elle prit alors ses jumelles, puis suivit le sillage des jeunes intrépides dans les rouleaux. Çà et là, elle remarqua quelques scooters des mers, ou bien quelques voiliers dansant sur l'horizon. Scrutant la crête des vagues, elle mit au point sur un hors-bord de belle taille, conçu pour la pêche en haute mer. Un couple était à bord, et deux lanciers étaient plantés à l'arrière, en quête d'un thon ou d'un espadon.

Sur le pont du bateau, une femme, jeune naïade au hâle de pain brûlé et à la longue chevelure brune, s'abandonnait aux puissants rayons du soleil de midi ; un instant, celle-ci se retourna, et Cathy put détailler son visage qui, bizarrement, ne lui était pas inconnu.

Intriguée, elle chercha la silhouette de l'homme, et reconnut instantanément la stature athlétique de son mari. Elle revint sur la femme, puis, après quelques efforts de mémoire, se souvint que celle-ci n'était autre que la superbe vahiné qui se pavanait, la veille au soir, auprès de Paul.

Cette fois, Cathy considéra que son mari la trompait ouvertement ; elle n'était pas le genre de femmes à sombrer dans la folie furieuse, en inventant des scènes pénibles et houleuses ; casser des vases n'était pas du tout son style, et la colère déclarée la déstabilisait. Cependant, il lui paraissait essentiel, pour sa dignité personnelle, et pour éviter le naufrage de son couple – mais ceci sans trop d'illusions –, qu'elle réagisse d'une manière nette et univoque. Aussi, elle décida de quitter l'hôtel Pacifica sans plus attendre, et sans avertir qui que ce soit.

Dans la matinée qui suivit l'affligeante découverte, Cathy fit rassembler ses bagages, fit appel aux services d'un avion-taxi qui la transporta vers une

autre île de l'archipel. De là, elle pourrait méditer sur la sincérité d'un homme, et sur la vanité des sentiments. De plus, elle saurait, selon la réaction de Paul, si celui-ci venait de s'égarer en testant son pouvoir de séduction de mâle sur le retour, ou bien s'il avait mûri ce comportement, et décidé définitivement de se détacher d'elle.

Contre toute attente, au lieu de se terrer dans le silence et la mortification, Cathy, peu à peu, éprouvait une agréable sensation de légèreté et de soulagement spirituels. Elle avait entrepris de se ressourcer, de retrouver sa véritable identité, et, pour commencer, elle avait cessé tout traitement neuroleptique, en observant, bien sûr, une période de sevrage thérapeutique. En quelques semaines, elle semblait sortir d'un brouillard épais et diffus, et voulut oublier, peu à peu, l'emprise totale que son mari eut sur elle pendant ces dix années. Que s'était-il passé, en fait ? Paul s'était immiscé dans sa vie, profitant de son extrême fragilité psychique d'alors ; de plus, complètement désavouée par la fin tragique de son premier mari, elle était une proie facile pour un psychiatre de l'envergure de Paul Moreau : elle était prête à tomber sous l'influence du premier manipulateur venu, qui plus est doublé d'un grand charmeur. Le transfert affectif fit le reste.

Les journées coulaient ainsi, paisiblement, tandis que Cathy reprenait contact avec sa vérité, tentant de tracer une croix sur dix années d'endormissement. D'ailleurs, ces vacances de « rêve » ne faisaient-elles pas également partie de cet engourdissement où Paul la maintenait depuis tant d'années ? Pour la première fois, elle se surprit à désirer une vie indépendante, aussi bien mentalement que matériellement. Peut-être

allait-elle reprendre sa carrière de styliste de mode, cela la passionnait tellement !

*
* * *

Pendant ce temps, à Honolulu, Paul commençait à perdre patience : ayant épluché l'indicateur téléphonique local, il contactait hôtel sur hôtel, sans pouvoir trouver trace de sa femme. Il fallait cependant la retrouver de toute urgence, et ce pour deux motifs au moins : depuis sa fuite du Pacifica, elle était peut-être à court de médicaments, et dans ce cas, son comportement pouvait se révéler imprévisible ; d'autre part, le jour même où il avait constaté son absence, le Hawaiian Telegraph titrait, en gros caractères, sur la « Mystérieuse disparition de la fille d'un magnat local de l'industrie hôtelière, Maeva Brannington », cette même jeune femme qui, une semaine plus tôt, teinta de scandale la soirée de l'hôtel Pacifica, devant toute une assemblée ébahie. S'il y avait enquête, il ne faudrait pas des lustres à la police locale pour effectuer certains recoupements, et porter les soupçons sur la personne de Catherine Moreau, au titre de crime passionnel – drame de la jalousie.

Quoi qu'il en soit, Paul bénéficiait d'un sursis car, jusqu'à présent, c'était une disparition pure et simple ; il disposait d'un peu de temps avant qu'éventuellement, on ne découvre le corps.

L'éminent psychiatre, on s'en doute, ne disposait pas de toute la sérénité qu'il aurait souhaitée, loin de là ! Il était coincé, pour la bonne raison qu'il devait produire une course effrénée contre la police,

puisqu'il allait bientôt être obligé, lui aussi, de déposer une plainte pour la disparition de sa propre femme ! Le délai était même extrêmement court, s'il voulait le faire dans un laps de temps convenable pour ne pas éveiller la méfiance, naturellement plus aiguë que celle du reste de la population, de ces messieurs de la criminelle.

Après une nuit blanche passée à se triturer les méninges, entre une bouteille de Glenfiddich et quelques paquets de « Royal Navy Cut », la tête dans le sac, il n'avait rien trouvé de mieux que de faire appel à un détective privé. Mais là encore, il fallait marcher sur des œufs : sur l'annuaire téléphonique de l'île, il y en avait à peine une dizaine. Il choisit un nom hawaïen, garant, selon lui, d'une moindre méfiance qu'un américain quant à l'objet de sa requête :

« Allô, M. Kealaloa, je suppose ? »

– C'est tout à fait cela, Monsieur. Quel est l'objet de votre appel ?

– Voilà, M. Kealaloa, c'est une affaire très délicate. Il s'agit de ma femme.

– Parlez à votre aise, Monsieur, j'en entends de toutes sortes, vous savez ! Qu'y a-t-il au sujet de votre femme ? Elle vous trompe ? Vous n'êtes pas sûr d'elle ? Vous voulez la faire surveiller ?

– Oh non, loin de moi cette idée, M. Kealaloa ! Nous avons toujours été en excellents termes, ma femme et moi. Non, voyez-vous, je suis plutôt inquiet : elle était partie pour une semaine en croisière, pour visiter l'archipel. Or, il y a trois jours, je suis allé la chercher comme prévu, au débarcadère ; elle n'était pas dans le bateau, et aucun membre de

l'équipage ne m'a donné la moindre explication sur son absence ; elle n'était même pas sur la liste des passagers. Aussi, je me suis dit qu'elle avait dû repérer un endroit charmant, et décider d'y séjourner quelque temps : vous savez comment sont les femmes, M. Kealaloa ? Toujours la fantaisie et la romance dans l'âme, comme l'oiseau sur la branche ! Pendant que nous autres hommes nous coltinons la dure réalité...

– Très bien, très bien, je vois. Dites-moi, je suppose que vous êtes très inquiet ; quel délai m'accordez-vous ?

– Aucun, M. Kealaloa, absolument aucun ! Nous devons repartir au plus vite en Californie, car mon fils doit s'inscrire dès que possible à l'université. Et puis vous savez, ma chère Cathy et moi – Cathy, c'est ma femme –, nous ne nous séparons jamais, et cela fait dix ans que ça dure ! Je ne peux plus supporter cette situation ; faites comme vous voulez, engagez des indics, engagez-en cinquante s'il le faut : je paierai, ne vous en faites pas, et grassement de surcroît, mais bon dieu, grouillez-vous, je vous en supplie !

– Du calme monsieur... Monsieur ?

– Peu importe mon nom, je vous adresse des photos de ma femme en courrier express, avec un premier chèque ; je saurai me montrer à la hauteur de vos exigences, quelles qu'elles soient, mais de grâce, faites vite !

– Ne vous emballez pas, Monsieur, voyons ! Je suis réputé pour savoir retrouver une aiguille dans une botte de foin ; vous savez comment ? Eh bien, je brûle la botte de foin ! Pas mal, non, ha ! ha ! ha ! Vous vous noyez dans une goutte d'eau, mon vieux ! C'est